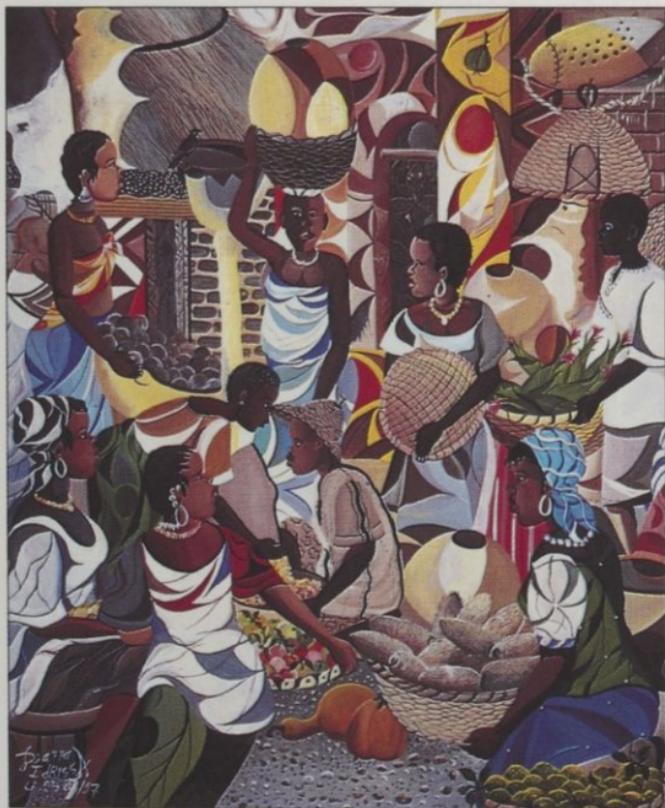


Amadou KONÉ

Les coupeurs de têtes

Roman



CEDA

SEPIA

023589579

40

LES COUPEURS DE TÊTES

74
1999-24508

DU MÊME AUTEUR

- *Les Frasques d'Ebinto* (roman), Éd. La Pensée Universelle, Paris 1975 ; réédité par Hatier, coll. « Monde Noir poche », 1979.
- *De la chaire au trône* (théâtre), R.F.I., Paris 1975 ; réédité par Hatier, coll. « Monde Noir poche », 1980.
- *Jusqu'au seuil de l'irréel* (chronique), Les N.E.A., Abidjan 1976.
- *Le Respect des morts* (théâtre), Hatier, coll. « Monde noir poche », Paris 1980.
- *Les Liens* (nouvelles), CEDA, Abidjan 1980.
- *Traites (Sous le pouvoir des Blakoros, tome 1)* (roman), Les N.E.A., Abidjan 1980.
- *Courses (Sous le pouvoir des Blakoros, tome 2)*, (roman), Les N.E.A., Abidjan 1982.
- *Anthologie de la Littérature ivoirienne* (en collaboration avec Gérard Dago Lezou et Joseph Mlanhoro), CEDA, Abidjan 1983.
- *Les Canaris sont vides* (théâtre), Les N.E.A., Abidjan 1984. Grand Prix du 8^e Concours théâtral inter-africain organisé par R.F.I. et l'A.C.C.T.
- *Du récit oral au roman, étude sur les avatars de la tradition héroïque dans le roman africain*, CEDA, Abidjan 1985.
- *Des textes oraux au roman moderne, étude sur les avatars de la tradition orale dans le roman ouest-africain*, Verlag für Interkulturelle Kommunikation, Frankfurt 1993.

823

Amadou KONÉ

Les coupeurs de têtes

Roman

CEDA
04 BP 541
Abidjan 04 (Côte d'Ivoire)

Éditions Sépia
6, avenue du Gouverneur-Général-Binger
94100 SAINT-MAUR

DL-30 04 1998 18885

© Éditions Sepia 1997.
ISBN 2-907888-82-X



PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME NÉ AVANT SON PÈRE

Nous sommes arrivés à l'endroit où j'ai dit
que tu rencontreras des hommes dont la
peine est de perdre à jamais le bien de l'in-
tellect.

Dante, *La Divine Comédie*.

THE

MEMORIAL

OF

THE

I

Les Boucs

A l'époque, la psychose des coupeurs de têtes avait saisi et étreignait la ville transie dans le froid et la poussière de l'harmattan. Dans les bureaux et les usines, dans les marchés, dans les cités universitaires, les dortoirs des lycées, dans les bidonvilles des ravins ou les beaux quartiers des plateaux, les chaudes discussions sur le football avaient cédé la place aux histoires les plus extraordinaires, aux récits les plus étonnants. D'abord, la rumeur avait suinté, elle s'était ensuite amplifiée, était devenue volumineuse et, emportée par le vent, avait touché les recoins les plus secrets de la ville. Elle avait alors gagné la campagne où les paysans, dès le soleil tombé, se barricadaient dans leurs cases. Et le jour venu, n'osaient plus aller à leurs champs que par cohortes armées de dabas, de houes, de machettes, d'arcs, de vieux fusils.

La rumeur avait été si forte et la population avait eu si peur que le quotidien national, *La-Vérité-Journal-du-Parti-Unique-d'Avant-Garde*, avait dû faire une mise au point. Le journal avait affirmé, m'expliqua le chauffeur de taxi, que toutes ces histoires étaient fausses, uniquement inventées par les ennemis de notre Parti-unique bien aimé pour troubler, perturber notre esprit, effrayer le brave peuple de notre beau pays et cela dans des buts inavouables. Et notre puissante station de radiodiffusion, *La-Voix-de-la-Vérité-*

et-de-l'Honneur, avait relayé le journal. Elle avait crié très fort que le Parti-unique-d'avant-garde, notre parti, était vigilant et déterminé à sauvegarder notre bonheur, à assurer la sécurité de ce brave peuple laborieux.

C'est bien plus tard, après mon retour au pays, que je lus cela dans les coupures de journaux de Kloh Issiaka. Le journal, en un numéro spécial, avait condamné avec virulence ce phénomène qu'il considérait comme démoralisateur. Or, malgré la mise en garde énergique du Parti-unique-d'avant-garde, la détermination, la vigilance du Parti et de son chef, l'infatigable-timonier-bien-aimé, la rumeur persistait, et apparemment le peuple, le brave peuple de notre cher pays, était très perturbé et s'alarmait toujours. En tout cas, les anecdotes circulaient de plus belle, se multipliaient.

Le chauffeur de taxi qui m'avait pris à l'aéroport m'avait dévisagé avec insistance et effronterie. Il m'avait dit que les taximans devaient être prudents. Car leur métier les exposait beaucoup plus que d'autres personnes aux vendeurs de têtes. Oui, il ne se passait pas un jour sans qu'on ne retrouvât un chauffeur de taxi soulagé de sa tête. Certes, les coupeurs de têtes ne raffolaient pas uniquement des têtes de conducteurs de taxis ; mais ces derniers étaient des proies faciles. N'est-ce pas que dans la nuit n'importe quel passager peut nous assommer et nous prendre notre tête ? Tout le monde n'a pas la puissance de Ouédraogo. Quel Ouédraogo ? Ah oui, vous ne savez pas encore. Évidemment, je ne savais pas. Le chauffeur m'expliqua. Ouédraogo était un pur fils de la savane. Né dans un village de la brousse, d'un père qui connaissait encore les plantes et les secrets vitaux de l'Afrique. Et aujourd'hui, que pouvait craindre ce

chauffeur de taxi qui, dès la naissance, avait été lavé dans toutes les décoctions du Yatenga ? Donc, quand les trois gaillards ce soir-là avaient emprunté son taxi, Ouédraogo ne s'était pas ému. Quand ils lui avaient donné comme destination le nom de ce bidonville mal famé, Ouédraogo avait démarré tranquillement. Et quand, près du bois ténébreux et silencieux, ils avaient intimé à Ouédraogo l'ordre de descendre du taxi, celui-ci était descendu le plus calmement du monde. Un des trois bandits avait sorti son pistolet et de sang froid avait tiré sur Ouédraogo. La balle avait ricoché sur le conducteur de taxi comme elle l'eût fait sur un rocher et était revenue transpercer le cœur du tireur. Les deux autres coupeurs de têtes avaient voulu fuir. Mais Ouédraogo les avait maîtrisés juste avec une formule magique et les avait conduits le plus facilement du monde au poste de police. Qu'en avait-on fait ? me demanda le chauffeur de taxi en me regardant dans son rétroviseur. Selon lui, les vendeurs de têtes emprisonnés méritaient qu'on les enfermât en prison pour le reste de leur vie, qu'on les émasculât, qu'on les décapitât pour qu'ils sachent l'effet que cela fait d'avoir la tête coupée. Et qu'avait-on fait des agresseurs de Ouédraogo ? Personne n'en avait plus entendu parler. Toujours selon mon chauffeur, bien protégés par leur commanditaire qui ne devait pas être n'importe qui, ces criminels avaient été relâchés par la police et, libres comme les poissons dans l'eau, ils avaient été pourvus d'armes plus perfectionnées pour récolter d'autres têtes.

Mon air sceptique poussa mon chauffeur à raconter d'autres anecdotes, d'autres aventures vécues par des personnes appartenant à d'autres corporations. Non, les chauffeurs n'étaient pas les seules victimes des coupeurs de têtes, ni les seules personnes à témoi-

gner de l'existence des coupeurs et des vendeurs de têtes. Un policier ne racontait-il pas lui-même le fait suivant ! Il était minuit à un carrefour obscur de la grande ville. Sans s'émouvoir, il avait d'un coup de sifflet autoritaire arrêté la grosse voiture suspecte. Sûr de lui, il avait contraint le conducteur de la limousine à en ouvrir le coffre. Et il avait compté pas moins d'une vingtaine de têtes humaines. Le policier avait voulu passer les menottes au transporteur de têtes sanguinolentes. Arborant un sourire narquois celui-ci avait rétorqué avec une curieuse assurance que ces têtes étaient une commande spéciale d'une personne dont le nom, même chuchoté, avait fait son effet sur le petit policier qui interdit, ne savait plus quoi faire de ses menottes. Le conducteur de la limousine avait ajouté que si ce minable de policier tenait à son pain, il devait le laisser passer et oublier très vite l'incident. Et comme le représentant de l'ordre tenait à son pain qu'il gagnait déjà à peine et surtout grâce à des pourboires inavouables, il s'était mis au garde-à-vous et la limousine noire et scintillante avait glissé sur le bitume.

Pourquoi tout cela arrive-t-il maintenant ? s'était demandé le chauffeur de taxi de plus en plus excité. Le journal avait expliqué que les « rumeurs s'étaient répandues avec ces folles revendications de ce que la subversion déguisée en opposition appelait la démocratie ». D'après mon chauffeur de taxi, cette histoire de démocratie semblait avoir déclenché des phénomènes incontrôlables. Les coupeurs de têtes existaient certainement depuis toujours. Mais ils étaient devenus plus actifs, plus insolents. C'était comme pour les criminels ordinaires : truands, voleurs, gangsters, etc. Eux aussi étaient devenus plus virulents, plus intrépides. Comme disait notre Parti-unique-d'avant-

garde, est-ce cela que veulent ces étudiants, ces professeurs, qui exigent la démocratie comme des enragés ? Non, mon chauffeur ne comprenait rien à tout cela, ni à l'ouverture politique, ni à la démocratie. Mais il était sûr d'une chose : les coupeurs de têtes étaient bien là.

Tout cela prêtait à sourire. J'eusse été de bonne humeur que j'en aurais même ri. Mais le chauffeur de taxi qui me conduisait de l'aéroport à l'hôtel m'avait raconté ces anecdotes avec le plus grand sérieux et une conviction plutôt communicative. Il semblait vivre ces événements ; il transportait la peur, la hantise de la machette sur son cou frêle. Plus tard, je constatai que tous ceux qui parlaient des coupeurs de têtes le faisaient avec la même angoisse, que les récits étaient innombrables et que la population ne se contentait pas de les raconter mais les vivait réellement.

Notre capitale, fierté du continent noir, je la retrouvais dans cette atmosphère qui lui sied pourtant bien ; une atmosphère où, soudain, les fantasmes se déchaînent dans les esprits, où les mythes se mettent soudain à vivre, à flamber et s'éteignent aussi subitement qu'ils ont pris vie. Je me rappelais, en effet, cette autre histoire de semeurs d'impuissance sexuelle ou, si vous préférez, de tueurs de sexes mâles. La rumeur avait couru dans les quartiers populaires avant d'atteindre les « quartiers résidentiels ». Chassés par la sécheresse de leur Sahel grillé par le soleil, les tueurs de sexes avaient gagné la région et étaient parmi nous. Dans la rue, ils vous tendaient la main non pas pour quémander une pièce de monnaie mais pour vous serrer les cinq doigts. Et si vous vous prêtiez à ce manège enseigné par la politesse, votre compte était bon. Votre lignée allait inexorablement s'arrêter à vous. Car, plus jamais, vous ne sentiriez

battre votre organe masculin entre vos jambes. Alors, tous les hommes se promenaient dans la rue, les mains dans les poches, refusant obstinément de serrer la main même à des connaissances. On dit que les commissariats de police de certains quartiers étaient pleins de témoins et de victimes qui expliquaient qu'après avoir serré la main à un homme enturbanné ils avaient senti avec horreur et désespoir leur sexe disparaître. D'autres racontaient, le front moite, comment, après avoir dévêtu une fille dans leur lit, ils avaient vécu la suprême humiliation en exhibant un sexe ridicule et aussi mou qu'un asticot.

A l'époque, je retrouvais notre capitale dominée par la psychose des coupeurs de têtes. Et si la chose m'avait tant frappé par son caractère farfelu, si la narration des interminables épisodes de l'histoire extravagante des têtes coupées m'avait laissé indifférent et sceptique, cela était peut-être dû au fait que je revenais d'un grand voyage qui m'avait éloigné pendant de longues années de l'Afrique. L'histoire des coupeurs de têtes m'inquiétait beaucoup moins que ma situation qui, si je faisais preuve de quelque lucidité, devait m'apparaître comme des plus précaires. Mon souci immédiat était de trouver un endroit où passer la nuit. Le lendemain, je devais me rendre dans une petite ville proche de la capitale pour retrouver un ami d'enfance aux crochets duquel j'espérais vivre quelque temps. Et cela n'était que l'un des aspects du retour peu glorieux de la brebis galeuse que je savais que j'étais.

A l'aéroport, le chauffeur du taxi m'avait expliqué que *Le Coin Chaud* me conviendrait parfaitement pour la nuit. C'était un hôtel assez proche, situé non loin de la lagune dans un quartier qui marquait la transition entre le quartier populaire le plus sordide et

le plus riche des quartiers résidentiels. Ensuite, c'était un hôtel qui proposait tous les prix. On pouvait se payer la chambre la moins chère mais on pouvait aussi entrer en possession de la suite la plus luxueuse du pays si l'on en avait les moyens. Je ne comprenais pas très bien la flexibilité du standard dans cet hôtel, mais sa proximité et l'espoir de payer une somme modeste m'avaient très rapidement convaincu d'accepter la proposition de mon taximan. Donc celui-ci m'y déposa en une quinzaine de minutes.

Une bâtisse sombre et imprécise au milieu d'un grand jardin entouré de palmiers et de filaos échevelés, c'est ce que je crus voir quand nous arrivâmes au *Coin Chaud*. A moins que ce ne fût un ensemble de bâtiments qui s'étendaient jusqu'à la lagune qu'on distinguait dans l'horizon brumeux. Une musique forte que n'arrivaient pas à étouffer les portes de la boîte de nuit qu'on devinait souterraine, une activité à la fois fébrile et difficile à apprécier : voilà ce qui m'apparut d'abord du *Coin Chaud*. A la réception qui me parut exagérément étroite, somnolait un homme au crâne chauve et luisant. Il m'apprit que toutes les chambres auxquelles je pouvais aspirer étaient occupées, mais que si je voulais bien patienter jusqu'à minuit, j'aurais sûrement un lit. J'avoue que je n'ai pas très bien compris ce que cela voulait dire. Mais comme je n'en avais pas les moyens et que je ne me sentais pas la force de repartir à la recherche d'un autre hôtel, je me suis assis dans le divan crasseux placé dans un coin de la pièce rectangulaire.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que cet hôtel était très fréquenté. Et que les clients se comportaient de façon étrange. C'étaient toujours des couples. Ils étaient sans bagages et ne ressemblaient pas à des voyageurs. Ils ne parlaient même pas au réception-

niste. Tout se passait par des gestes que clients et réceptionniste comprenaient apparemment sans avoir à se parler. Celui-ci donnait une clef. L'homme qui prenait la chambre payait. Et le couple disparaissait dans un couloir. Au bout d'une trentaine de minutes, le couple revenait à la réception. Il remettait la clef et ressortait de l'hôtel. Un tel manège m'a quelque peu intrigué. Mais, fatigué, je n'ai fait aucun effort pour comprendre jusqu'au moment où une fillette d'une quinzaine d'années, toute peinte et pommadée, portant une jupe courte et exhibant une poitrine généreuse et presque nue est entrée et est venue droit à moi. Elle m'a demandé : « On monte ? » Et comme je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, elle a ri devant mon air abruti. Et elle a parlé plus clairement : « Tu viens baiser ? C'est pas cher. Mille cinq cents francs. Mille francs la chambre pour une demi-heure ».

Je me suis levé de mon siège pour aller demander quelques explications à l'homme chauve de la réception. Celui-ci m'expliqua crûment que ce lieu, ou tout au moins cette partie du lieu, était bien un « hôtel de passe » et que tout le monde le savait parfaitement. Voilà pourquoi les chambres pour la nuit n'étaient disponibles qu'à partir de minuit. Et voilà aussi pourquoi elles ne coûtaient que deux mille francs. On pouvait même – à partir de minuit et moyennant quatre mille francs – obtenir une chambre garnie. Une chambre garnie ? Ah, oui, une chambre avec une fille dedans pour le reste de la nuit.

- Je prendrai la chambre vide, dis-je stupidement.
- La chambre simple, sans la monture ?
- Oui, la chambre non garnie.
- Comme vous voudrez, dit le réceptionniste au crâne luisant. Mais il y en a qui ont du cul et des nichons, je vous jure.

– Qui ?

– Mais les filles, dit Crâne-Chaube qui me regarda de façon suspecte comme si j'étais quelqu'un qui n'avait pas tous ses esprits. Et elles connaissent leur métier. Satisfaction garantie, commenta l'homme en bavant. Tous les connaisseurs viennent au *Coin Chaud* : ceux qui ont de l'argent et qui couchent avec les filles de luxe ; ceux qui n'en ont pas et couchent avec les putains à deux sous. Les ministres, les directeurs de société, les banquiers, les députés, les maires : tous ceux qui ramassent l'argent des autres et le dépensent sans compter viennent ici s'offrir des filles de luxe. Les fonctionnaires moyens et les petits cadres viennent aussi dépenser les sommes moyennes qu'ils gagnent ou qu'ils arrivent dangereusement à soustraire des caisses publiques. Les travailleurs du peuple, les ouvriers et autres employés subalternes viennent aussi se payer du bon temps avec les filles qui attendent sur place ou celles qui sont attachées à l'hôtel et qui garnissent les chambres. C'est devenu une mode dans ce pays de parler de démocratie. Mais, comme dit mon patron, le directeur de ce complexe hôtelier, nous ne nous limitons pas aux discours. Nous, nous avons démocratisé la jouissance.

Il me regarda comme pour constater l'effet que son discours avait produit sur moi et pour m'encourager.

– Ne voulez-vous vraiment pas en essayer une ?

– Essayer quoi ?

– Mais les montures, je veux dire les garnitures, les filles, quoi, expliqua le réceptionniste qui s'était animé et qui n'arrivait pas à comprendre quel genre d'homme j'étais. Goûtez-y une fois et je garantis que vous reviendrez, y regoûterez et en consommerez chaque mois de plus en plus souvent. On devient faci-

lement un habitué de telles douceurs. Alors, on pourra penser à des tarifs spéciaux pour vous. Le chauffeur de taxi m'a dit que vous venez de l'étranger. Je suis convaincu que notre marchandise, notre garniture, est bien meilleure que celle de l'endroit d'où vous venez. Pourquoi n'essayeriez-vous pas ?

— Je prendrai la chambre non garnie.

Je lus la déception sur le visage de Crâne-Chauve. Il essaya néanmoins de me retenir. Il voulait causer sans doute pour chasser le sommeil. D'abord, il voulut me faire raconter ma vie, parler de l'endroit d'où je venais. Je lui dis que j'étais fatigué et que j'avais mal à la tête. Il se mit donc à bavarder, et moi qui avais un terrible mal de tête, j'étais obligé poliment d'écouter cette invraisemblable réclame dans cet hôtel surréel.

Le réceptionniste décrivait maintenant le *Coin Chaud*, car je m'étonnais que ce cadre plutôt minable pût attirer toute la clientèle dont il avait parlé. Car en fait, si j'avais bien observé la bâtisse avant d'entrer, il me semblait qu'il ne s'agissait que d'un petit immeuble à deux niveaux. Peut-être d'autres bâtiments tout aussi douteux s'étendaient jusqu'à la lagune proche. Mais de là à parler pompeusement de complexe hôtelier...

— Il y a ce que vous voyez, ce que vous croyez voir, et ce qui est en réalité, expliqua Crâne-Chauve dans une formule énigmatique. Qu'il me suffise de dire qu'il y a le chemin par lequel vous êtes arrivé et qui est le chemin des pauvres. Puis les autres chemins fleuris qui mènent à un grand garage d'où l'on peut gagner les centres névralgiques de ce complexe. De ce garage, les escaliers roulants ou les ascenseurs peuvent vous conduire soit à la « galaxie sexuelle » soit au lieu suprême, le « Jardin des délices ».

— Et où sommes nous ici ? demandai-je, perplexe

— Bof ! « le Septième ciel », un endroit ordinaire, sordide même. L'enfer du plaisir, si vous voulez. Si vous devenez un habitué, je pourrai m'arranger pour vous donner un jour un billet pour le « Jardin ». Mais c'est très difficile d'y accéder. Vous pensez ! On y rencontre la plupart des grands qui font tourner ce monde. Je ne serais même pas étonné que la plupart des décisions réglant la vie de notre pays soient prises ici. Alors, vous vous décidez à la prendre ce soir ?

— Qui ?

— Mais, la chambre garnie !

A quoi bon lui expliquer que je n'avais aucune envie de faire l'amour, encore moins dans ces conditions-là ; que j'avais un horrible mal de tête. A quoi bon lui dire aussi que je n'avais plus en poche que trois malheureux mille francs ! Je n'avais pas non plus envie de donner des explications. J'étais d'autre part fatigué d'écouter Crâne-Chauve. Je retournai à mon siège crasseux et pris un numéro de *La Vérité-Journal-du-Parti-Unique-d'Avant-Garde* qui traînait sur une petite table. A la une du journal, on annonçait un grand match de football : la finale de la Coupe du Président bien aimé de notre Grand-Parti-unique-d'avant-garde. L'un des capitaines d'équipe déclarait : « La coupe ou la mort : nous vaincrons. » Un autre titre un peu moins grand : « L'État sera impitoyable avec les voleurs et les détourneurs. » Plus loin, la page des faits divers : « Il massacre son cousin à coups de machette et prétend que ce dernier s'était métamorphosé en lion pour l'attaquer. »

Depuis quand avais-je quitté l'Afrique ? Cinq ans, dix ans ! Peut-être, peut-être plus. Quinze ans ? Probable. Quinze ans ! la période magique qui, atteinte par le tirailleur sénégalais au service de la métropole,

en faisait une personne sacrée. Quelles épreuves ne tentèrent de surmonter les tirailleurs noirs pour accomplir ce temps magique ! Ils sillonnèrent les terribles campagnes allemandes, escaladèrent les montagnes algériennes et naviguèrent dans les marécages indochinois. Parce que le « quinze ans » démobilisé rentrait dans son pays et devenait un rentier envié. Du moins c'est ce qu'on lui disait. Mon oncle rentra d'Indochine, les quinze magiques années accomplies. Il revenait avec une valise pleine de hardes et de décorations. Et quand chaque semestre il allait percevoir sa pension, il déchirait tous les billets avant de rentrer à la maison. Il passait son temps à administrer la fessée au bébé que sa femme venait de lui donner. Il avait la rente mais l'esprit égaré. Je n'étais certes pas un tirailleur. Mais avais-je l'esprit plus sain que celui de mon oncle Fakiè ? Quant à percevoir une pension, je n'avais rien fait pour mériter un tel avantage.

Il massacre son cousin à coups de machette. Aux assises, il explique que ce cousin était un sorcier dangereux qui voulait le tuer. Le cousin sorcier s'était métamorphosé en lion et l'avait attaqué. Il s'était défendu contre un lion et non contre un homme. Les jurés divisés n'ont pu se départager. Car il y a ceux qui croient à la sorcellerie et les esprits modernes qui disent ne pas croire à cette superstition. Ce problème délicat...

- Cheik Aliou Ndao, *Excellence, vos épouses !*, 1993, 192 p. (roman).
- Boubacar Hama Beïdi, *Les Peuls du Dallol Bosso*, 1993, 192 p.
- Abdoulaye Elimane Kane, *La Maison au figuier*, 1994, 224 p. (roman).
- Collectif, *Funérailles d'un cochon et 13 autres nouvelles*, 1994, 256 p.
- Collectif, *Les Coupons de Magali et 13 autres nouvelles*, 1994, 256 p.
- Francis Bebey, *L'Enfant-pluie*, 1994, 160 p. (roman).
- Mandé Alpha Diarra, *La Nièce de l'Imam*, 1994, 256 p. (roman).
- *Fables choisies de La Fontaine*, illustrées par Alphonse et Julien Yèmadjè, présentation de Jean Pliya, 1994, 192 p.
- Binéka D. Lissouba, *Les libres propos de Binéka*, 1994, 192 p. (chroniques).
- Collectif, *Les Cauris veulent ta mort et huit autres nouvelles du Niger*, 1995, 128 p.
- Collectif, *Les Travaux d'Ariane et 15 autres nouvelles*, 1995, 256 p.
- Germano Almeida, *Le Testament de Monsieur Napumoceno da Silva Araújo* (traduit du portugais, Cap-Vert, par Edouard Bailby), 1995, 160 p. (roman).
- Pierre Kalck, *Barthélémy Boganda*, 1995, 224 p.
- Rémi Godeau, *Le franc CFA*, 1995, 224 p.
- Aimé Césaire *pour aujourd'hui et pour demain*, textes choisis et présentés par Guy Ossito Midiohouan, 1995, 192 p. (anthologie).
- Albert Taïeb, *Chroniques abidjanaises*, 1995, 128 p.
- António Aurélio Gonçalves, *Nuit de vent* (traduit du portugais, Cap-Vert, par Michel Laban), 1996, 256 p. (nouvelles).

- Manuel Lopès, *Les victimes du vent d'est* (traduit du portugais, Cap-Vert, par Marie-Christine Hanras et Françoise Massa), 1996, 256 p. (roman)
- Collectif, *Peuples du Sénégal*, 1996, 192 p.
- Abdoulaye Elimane Kane, *Les magiciens de Badagor*, 1996, 128 p. (roman).
- Moussa Mahamadou et Issoufou Rayalouna, *Anthologie de la littérature écrite nigérienne d'expression française*, 1996, 224 p.
- Abdulai Sila, *L'ultime tragédie* (traduit du portugais, Guinée-Bissau par Alain Canihac et Graziella Neves Forte Canihac), 1996, 222 p. (roman).
- Xavier Orville, *Le parfum des belles de nuit*, 1996, 128 p. (nouvelles).
- Michèle Rakotoson, *Elle au printemps*, 1996, 128 p. (roman).
- Mukulumanya wa N'Gate Zenda, *Kaseti le lièvre*, 1997, 160 p. (contes)
- Karine Elsener, *Libreville*, 1997, 212 p. (collection « Guides Capitales »)